amph.
Minor Philol.
Amer.
M

LE VERBE

DANS LES

LANGUES DÉNÉES.

LIBRARY
FEB 1909
UNIVERSITY OF TORONTO

PAR LE

R. P. A. G. MORICE, O. M. I.
ST. BONIFACY, MANITOBA (CANADA).

SEPARAT-ABDRUCK AUS DEN VERHANDLUNGEN
DES XVI. INTERNATIONALEN AMERIKANISTEN-KONGRESSES.

WIEN 1909.
A. HARTLEBEN'S VERLAG.

Le verbe dans les langues dénées.

Par le R. P. A. G. **Morice**, O. M. I.-St Bonifacy, Manitoba (Canada).

Un philologue a écrit: »Nous devons regarder les verbes — excepté ceux qui, en tout ou en partie, se sont dépouillés de leur antique forme substantive — comme de simples noms élevés à une position officielle dans le mécanisme de la phrase et rendus aptes à remplir leur office par la réception du pouvoir attributif«[1]. Cette assertion, qui est parfaitement applicable à la langue anglaise dans laquelle l'auteur cité écrivait, ne paraît pas juste quand il est question de beaucoup d'autres idiomes. Même en français, une foule de noms sont indubitablement dérivés de verbes, et fort peu nombreux sont les noms qui ont été transformés en verbes par l'addition des éléments qui caractérisent la conjugaison.

Ainsi en est-il dans la majorité des langues de l'Amérique du Nord, ou du moins dans celles que parlent les sauvages de la grande famille dénée. En français nous avons des substantifs comme mise et prise, qui n'étaient à l'origine que les participes passés des verbes mettre et prendre; joint et enduit sont devenus substantifs après avoir joué le même rôle dans la conjugaison des verbes joindre et enduire; doublure et fourrure ont été formés de doubler et de fourrer au moyen de la désinence qui rend l'idée d'extension, de collectivité; dans commencement et achèvement tout le monde reconnaît les enfants légitimes de commencer et d'achever, habillés du suffixe nominal propre aux langues romanes, et la parenté verbale de noms comme mangeaille et limaille, sciage et mirage n'est pas moins évidente. Les substantifs dérivés du seul verbe laver résument en quelque sorte ces filiations qui sont si fréquentes dans notre langue. Ainsi nous

---

[1]) *Earle,* Philology of the English Tongue. Cap. VII, pag. 295.

avons non seulement lavage, lavement, lavis, lavasse et lavure, mais encore lavoir, lavandier, laveuse et lavette. Aucun doute que dans tous ces cas le verbe ne soit le père et non le fils.

Ainsi, mais dans des proportions plus restreintes, en est-il du déné. De nahwœznœk, je raconte, se forme nahwotnœk, narration (de même que ce dernier mot est en français dérivé de narrer par l'intermédiaire du latin); nœhwojyé, je joue, sert à former nôyé, jeu; nœta, marche, est une transformation de nœcya, je marche, et œ'ten, action, n'est après tout que la troisième personne singulier d'œs'ten, j'agis, je travaille — ne pas oublier la filiation du mot français lui-même par l'intermédiaire de la langue mère: agere, actum: actio.

Mais entre nos langues analytiques et les dialectes essentiellement synthétiques du Nouveau Monde il y a cette importante différence que chez ces derniers le verbe est un souverain sans conteste. Il jouit d'un empire qui, non seulement en fait l'âme et le nerf du langage comme chez nous, mais, par ses formes multiples et l'extension de ses caractéristiques à d'autres parties du discours qu'à celle qui exprime l'état, l'existence ou l'action, il atteint une suprématie qui le met en évidence partout et toujours, et laisse dans une pénombre complète tous les mots non conjugables. Le déné possède des milliers de synonymes, ou plutôt quasi-synonymes à nuances distinctes, pour chacun de nos verbes français, et la somme totale de ses expressions verbales doit se chiffrer par millions.

Cette assertion est, je le sais, de nature à surprendre. Je dois donc m'empresser de l'étayer sur des faits indéniables. Et pourtant quelques détails préliminaires concernant la facture du verbe déné en général sont indispensables.

* * *

Tout verbe est au moins dyssyllabique en déné. A l'instar de ceux des langues romanes, il est composé d'un élément pronominal qui change selon les personnes et d'un radical qui ne varie que d'après des lois bien déterminées selon les temps et parfois les nombres. Mais ces éléments sont disposés en sens inverse. Tandis qu'en latin, en grec, etc. la partie inflectée forme la désinence de chaque verbe, elle précède le radical en déné. Ag-o, ag-is, ag-it, ag-imus etc. se rendent en porteur — le dialecte auquel

apartiennent, à moins d'avis contraire, tous les mots indigènes que je serai forcé de citer — par œs-'ten, în-'ten, œ-'ten, œt' sœ-'ten etc. La finale -'ten de l'idiome américain est donc l'équivalent exact du latin ag-.

Généralement invariable pour toutes les personnes d'un temps, cette désinence se change assez souvent pour le passé, très fréquemment pour le futur prochain et quelquefois pour l'éventuel — j'ai nommé les quatre temps primaires de tout verbe déné à l'ouest des Montagnes Rocheuses. Au négatif ces mutations s'augmentent encore de transformations vocales dont la principale est le remplacement de l'ł sibilante par une l ordinaire. Ainsi le verbe œs'ten, je travaille, devient œthis'teł au futur prochain affirmatif et łe·thœzis'tel au même temps du négatif.

Mais, indépendamment de ces variations demandées par le temps, les verbes de locomotion, de station, de cubation et d'action mentale ou d'affection physique changent encore leur partie radicale selon le nombre. Celui-ci est triple en déné: singulier, pluriel et duel. Chez les Dénés de l'est, le duel a généralement trois personnes; mais dans l'ouest les verbes ordinaires n'en ont qu'une pour ce nombre — la première. Par contre, les verbes de locomotion et de station des Indiens Porteurs et Babines sont sous ce rapport d'une richesse incroyable. C'est le moment de dire un mot des personnes.

Dans les langues que je viens de mentionner, au lieu des six personnes du français, le plus simple verbe non unipersonnel en a au moins huit, à savoir trois pour le singulier, autant pour le pluriel, une pour le duel et une qui rapelle l'idée d'impersonnalité des expressions on va, on rame. Mais les verbes de station n'ont pas moins de sept personnes pour le duel seul, ce qui donne un ensemble de dix-sept personnes pour chaque temps. Ici mes assertions doivent être corroborées par des exemples pour devenir compréhensibles. Voici donc le présent du verbe sœsta, je suis assis.

sœsta	Singulier	sœskhé	Duel	œztiłt'si	Pluriel.
sînta		sînkhé		tœłt'si	
śta		śkhé		rhœtiłt'si	
t'sœsta	Mixte	t'sœskhé		t'sœtiłt'si	
sœhta		sîkhé			
rhœzta		sœhkhé			
		rhœzkhé			

Cette liste demande en outre quelques explications. Tout d'abord nous avons l'apparition d'une nouvelle espèce de nombre, le mixte. Comme son nom l'indique, il tient du singulier et du pluriel. T'sœsta veut dire on est assis, tout en éveillant une idée d'unité; t'sœtiłt'si a le même sens impersonnel, mais doublé d'une idée de pluriel, tandis que t'sœskhé signifie on est assis à deux. Tœłt'si et sœhta se rendent en français par asseyez-vous; mais tandis que le premier se rapporte à plusieurs personnes, le dernier semble s'appliquer à une entre plusieurs. Si, m'adressant à une foule, je dis tœłt'si, tous les membres de cette foule se croiront invités à s'asseoir. Mais si je me sers du mot sœhta, la pésinence singulière de mon expression jointe à l'élément pluriel de la première syllabe, les laissera dans le doute au sujet de la personne qui doit seule s'asseoir entre toutes celles qui forment l'assemblée. De même pour rhœzta, qui pourrait presque se traduire par l'un d'eux est assis.

Quant au duel, les trois premières personnes impliquent concomitance avec un autre parti: je suis assis avec une autre, tu es assis avec un autre, etc. Sîkhé signifie nous sommes assis tous les deux, et diffère de t'sœs k hé en ce que ce dernier éveille une idée d'impersonnalité qui ne se trouve pas dans le premier.

La finale ta du singulier des verbes de station se change en tał pour le futur prochain affirmatif et en tal pour le même temps du négatif; t'si du pluriel devient t'sił et t'sil au même temps de l'affirmatif et du négatif respectivement, et le khé du duel se transforme en khel et en khel, selon que l'on affirme ou que l'on nie, tandis que chaque élément pronominal subit à son tour les inflexions propres à chaque personne de ce temps.

Dix-sept personnes distinctes à tous les temps d'une catégorie de verbes, voilà qui ne peut guère s'appeler pénurie terminologique et qui doit faire tressaillir dans leur tombeau les dépréciateurs des langues indiennes, en même temps qu'il devrait faire taire les voyageurs ignorants qui parlent de ce qu'ils ne connaissent point. Et pourtant il y a mieux encore: certains verbes de locomotion en comptent jusqu'à vingt-et-une! On pourrait me taxer d'exagération si je ne citais au moins le présent de l'un d'eux.

thœcyaih, je pars	thœs·as, je pars (avec un autre)
thînyaih, tu pars	thîn·as, tu pars (id.)
thœyaih, il part	thœ·as, il part (id.)
t'sœthœyaih, on part	t'sœthœ·as, on part (id.)
œzthœyaih	thî·tas, nous partons à deux
thœhyaih } V. plus bas	thœh·as, vous partez à deux
rhœthœyaih	rhœthœ·as, ils partent à deux
œzthœtił, nous partons	thœtaih
thœhtił, vous partez	thœtił } Impersonnel nominal.
rhœthœtił, ils partent	thœ'tas
t'sœthœtił, on part (plus bas)	

En même temps que le radical yaih denote ici un verbe de locomotion, le th initial range thœyaih dans la catégorie des verbes d'inception dont nous aurons à parler plus loin. En tant que verbe d'inception, ce mot offre une particularité qu'il est bon de noter. L'intellect indien, toujours logique et précis dans ses concepts, ne peut guère envisager l'action de partir comme un acte qui dure. Je pars, dites-vous; à peine avez-vous fait concorder votre action avec vos paroles, que le présent fait place au passé. Aussi emploie-t-on ce présent plutôt avec le sens de: je suis en partance, je suis sur le point de partir, que pour dire je pars, et le passé de ce verbe est-il bien souvent usité par le Déné là où nous nous servons du présent.

Mais ses vingt-et-une personnes, quel en peut être le sens exact? En voici les principales particularités. T'sœthœyaih, t'sœthœtił et t'sœthœ'as ont tous les trois on part pour équivalent; mais dans le premier cas l'action exprimée par le verbe est faite par un individu, dans le second par plusieurs et dans le dernier par deux. Thœtaih, thœtił et thœ'tas ont entre eux les mêmes relations en ce qui concerne la question de nombre, mais ils expriment une idée encore plus impersonnelle, qui pourrait presque se traduire par: le départ d'un, de plusieurs et de deux respectivement. Œzthœyaih, thœhyaih et rhœthœyaih correspondent à peu près à l'un de nous, de vous, d'eux part; tandis que thî'tas est le duel régulier: nous partons tous les deux.

Voilà, je crois, une richesse d'expression que beaucoup de langues cultivées pourraient envier. Mais elle n'a rien à faire avec la surabondance verbale dont j'ai déjà parlé, et n'augmente pas

d'une unité le nombre des verbes dénés que j'ai déclaré s'élever à des millions. Ici je sens mon impuissance à mettre en quelques pages sous les yeux de mes lecteurs l'exposé d'un système qui, sans exagération aucune, demanderait un volume pour être complet. N'écrivant point une grammaire, je dois pourtant me borner aux grandes lignes, au risque de ne point faire honneur à mon sujet.

* * *

Le nombre merveilleux de ces verbes est basé sur la multiplicité de leurs formes et de leurs espèces. Par espèces j'entends ici non pas les divisions grammaticales en actifs et passifs, transitifs et intransitifs, ainsi que les impersonnels comme il pleut, il neige, lesquelles existent naturellement en déné, mais n'ajoutent point à la richesse de la langue. Je fais allusion à ces espèces qui, en modifiant matériellement la structure du verbe à toutes ses personnes et tous ses temps, en multiplient d'autant le nombre et le sens. Et pour qu'on ne m'objecte point que ce n'est là qu'une sorte de différents modes d'un même verbe, je cite ici la première personne de tous les temps primaires du verbe porteur nœs·a, je tiens en mains, à l'affirmatif et au négatif.

Affirmatif.

Présent: nœs·a	Passé: nœsœs·ai
Fut. proch.: nœthîs·ał	Event.: nôs·a.

Négatif.

Présent: au nœłœzœs·œrh	Passé: nœlœs·al
Fut. proch.: nœłthœzîs·al	Event.: nœłœzôs·al.

Au est la particule négative qui correspond au français ne . . pas. Elle s'omet quelquefois. Nœłœzœs·œrh diffère à coup sûr de nœs·a. Ainsi en est-il de toutes les autres personnes.

Une autre forme qui s'applique à tous les verbes dénés est l'habituel. Cette forme consiste toujours dans une modification quelconque de la partie radicale, le plus souvent dans le sens d'une aspiration désinentielle, et elle a cela de remarquable que cette racine reste invariable en dépit du changement de temps. Nœs·a fait simplement nœs·aih à l'habituel, et son futur prochain est

nœthîs·aih au lieu de nœthîs·ał. Le sens des deux premiers termes est respectivement: j'ai l'habitude de tenir en mains et j'aurai l'habitude de tenir en mains. Ajoutons à notre verbe typique l'infixe hwo, qui désigne un complément sous-entendu à proportions vastes et indéfinies, et nous aurons une autre catégorie de verbes qui, à leur tour, pourront se modifier par le négatif et l'habituel. Remplaçons ce hwo par dœ, il en résultera une nouvelle série de verbes qui auront trait à des objets longs et pesants; par ni, et le complément sous-entendu sera rond ou globuleux.

Mais ce n'est pas tout. Sans nous écarter des formes qui peuvent s'appliquer à chaque verbe déné sans exception, nous avons en porteur celle qui dénote erreur ou tort de la part du sujet. Elle est caractérisée par un n qui s'intercale immédiatement avant le crément pronominal, et a pour effet d'inflecter plusieurs finales. Sous l'influence de cette forme nœs·a devient nœnîs'ta, expression qui ne peut guère se rendre en français. A force de tenir un objet en mains, vous en devenez malade, vous vous fatiguez trop, vous vous brûlez, ou bien vous l'abîmez: nœnîs'ta, je l'ai tenu en mains avec des résultats fâcheux, est l'expression qui se présentera immédiatement à votre esprit.

Incorporez la particule tsé avant la syllabe nî de ces verbes, et vous obtenez une nouvelle série pour laquelle j'ai forgé le nom de timorative. Nœtsénîs'ta signifie, en effet, j'ai tenu en mains mû par la peur. Changez au contraire le nî des verbes d'erreur en dî, dœ, et vous avez un verbe d'appropriation: nœdîs'ta, j'ai tenu en mains en vue de garder pour moi. Il va sans dire que chacune de ces séries verbales peut en outre se multiplier par des verbes indiquant le vaste, l'espace indéfini (hwo) etc., en même temps que par les premières divisions mentionnées, négatif et habituel, ce qui complique en proportion et la facture et le sens de l'expression verbale.

Deux autres formes d'un usage fréquent sont propres à tout verbe porteur ou babine. Ce sont les formes inchoative et terminative. La dernière est caractérisée par la particule nen qui précède immédiatement la partie pronominale, sur laquelle elle influe aux troisièmes personnes d'une manière qu'il est inutile d'expliquer ici. Ex.: nenœs·a, j'ai fini de tenir en mains. Si vous changez ce nen en hwen, vous aurez un sens contraire: j'ai commencé de tenir en mains.

Nœs·a lui-même, examiné de près, est ce que j'appelle un verbe de continuité, circonstance qui explique bien son sens français. Sa vraie racine est la finale ·aih inflectée ici en ·a. Si nous remplaçons le nœ- initial par thœ-, il en résultera thœs·aih qui, au lieu de l'idée de continuité, exprimera celle d'inception avec le sens de je porte. Thœs·aih est alors à nœs·a ce que thœcyaih, je pars, est à nœcya, je marche. Mais cette idée d'inception diffère notablement de celle que rappelle la particule hwen. Par exemple, œs'tœt est l'équivalent porteur du français je fume. Hwenœs'tœt et œthœs'tœt veulent dire l'un et l'autre je commence à fumer; mais dans le premier cas l'idée d'inchoation n'est que relative, tandis que dans le second elle est absolue. En d'autres termes, hwenœs'tœt signifie je commence à fumer (cette pipe, aujourd'hui ou à un moment donné), et œthœs'tœt devra se rendre par: je fume pour la première fois de ma vie.

Il est à remarquer ici que certains verbes expriment cette idée de priorité par le fait seul qu'ils se trouvent sous leur forme primaire. Ainsi œs'kas, veut dire j'affile pour la première fois (tel ou tel outil), et pour dépouiller ce verbe de cette restriction, il devient nécessaire de le revêtir de sa forme itérative et de dire na-s'kas, parce que ce mot exprime une opération qui, dans l'esprit de l'Indien, est essentiellement répétée.

Les verbes de continuité me suggèrent une remarque à peu près analogue. Comme tous ceux que j'ai mentionnés jusqu'ici, ces verbes sont en eux-mêmes complets, avec tous les temps et toutes les personnes propres à cette partie du discours. Ils sont parfaitement distincts les uns des autres quant à leur sens et structure matérielle. Chose étrange, quelques autres verbes rappellent cette idée de continuité à un seul de leurs temps, le futur prochain, et ils se reconnaissent à leur radical qui ne subit point l'inflexion demandée usuellement par ce temps. Nous avons déjà mentionné œs'ten, je travaille; mpa·thîs'teł (contraction de mpa œthîs'teł) signifie je vais travailler pour toi. Si nous conservons à ce verbe la finale du présent, tout en le dotant du crément personnel thîs qui dénote le futur prochain, nous avons mpa·thîs'ten, je vais travailler continuellement pour toi, i. e. je vais te servir.

Une autre classe de verbes que nous rencontrons constamment est celle des verbes d'itération. Ils sont caractérisés par le préfixe na-, qui a sur les désinences le même effet que le nî des

verbes d'erreur. Pour en revenir à notre mot typique, nœs·a devient alors nœna-s'ta, je tiens de nouveau en mains. Inutile d'ajouter que cette forme peut s'ajouter, soit à l'affirmatif, soit au négatif, à toutes celles que j'ai déjà décrites, avec le résultat au point de vue pratique que le nombre des verbes est par là doublé.

* * *

Pareille nomenclature ne peut manquer d'être plus ou moins fastidieuse. Et pourtant si l'on veut acquérir de la mentalité du Déné et de la richesse de sa langue une idée adéquate, il faut bien se résigner à entrer dans des détails qui paraissent probablement d'autant plus arides que mon désir d'être court m'empêche de les éclaircir par des exemples suffisamment nombreux. A moins d'avis contraire, les formes ci-dessus mentionnées peuvent s'appliquer à tous les verbes du dialecte porteur. Nous en venons maintenant à celles dont l'application est plus ou moins restreinte. Les principales ont pour résultat la formation des verbes neutres, ceux de progression, de pluralité, de multiplicité ou de totalité et de causalité.

Je n'use pas ici du mot neutre dans le sens simplement d'intransitif. J'appelle intransitif un verbe qui exclut essentiellement tout complément en déné, tel que dormir, ronfler, penser et parler. C'est là une division purement grammaticale qui n'a rien à faire avec l'objet de mon petit travail, puisqu'elle n'ajoute point à la richesse de la langue. Un verbe neutre est pour moi un verbe qui, originairement transitif, subit une transformation modale qui le rend intransitif au point de vue de la grammaire, bien qu'il conserve toujours pour l'esprit une tendance au transitif et comme une idée de complément. Notre mot typique nœs·a va nous expliquer cette particularité. Ce verbe est transitif; mais si nous en convertissons le présent en neœs·a, le passé en ne·zœs·ai (au lieu de nœsœs·ai), nous obtiendrons un verbe avec lequel tout complément grammatical devient une impossibilité, et qui laisse pourtant à l'esprit l'impression d'un complément. Sous cette nouvelle forme ce mot signifie je tiens quelque chose en mains. En pareil cas, thœs·aih, je porte (à), devient œthœs·aih, je porte quelque chose (à), et les verbes de progression peuvent subir une modification identique.

A défaut de terme moins impropre, j'appelle verbe de progression une certaine classe de verbes primaires remarquable par leur formation dyssyllabique avec finale du futur prochain au présent, ainsi que les trois syllabes de leur passé à préfixe qui semble à première vue négatif, et le th initial de leur éventuel. La forme progressive de nœs·a est œs·ał, je suis à faire l'action de porter (à peu près l'anglais I am bearing); passé łœsœs·ai pour le transitif, łe·zœs·ai pour le neutre; éventuel thus·a et œthus·a, selon que le verbe est transitif ou non. Cette forme s'emploie surtout avec un pronom complétif doublé d'une postposition; ut'sœ łœsœs·ai, à lui j'ai porté, etc.

Le radical -a de nœs·a indique le singulier dans le complément direct; remplacez-la par -tle, -tla, et le verbe demandera un complément pluriel. Mais outre cette forme qui se rapporte à la catégorie des verbes objectifs dont nous aurons bientôt à parler, il y a une classe de verbes qui impliquent une idée de multiplicité, que l'on reconnaît aux préfixes yanœ-, quelquefois nœ- tout court. Œssi, je fais, je rends, devient sous son influence yanœssi, je rends un grand nombre.

Cette forme rapelle celle des verbes de totalité, de plénitude d'effets, dont l'emploi est un peu plus restreint. Elle est usitée surtout avec les verbes d'instrumentalité. Ex.: œs'tah, je donne un coup de bâton; yais'tah, j'abîme, je mets en pièces à coups de bâton. Cette dernière classe des verbes est encore plus expressive, plus absolue dans les résultats de l'action exprimée que celle des verbes fréquentatifs, qui sont caractérisés par l'inflexion du crément pronominal, chose rare en déné. Ut'sé œssas veut dire littéralement à lui je fouette, i. e. je lui donne un coup de fouet; ussas (sans la postposition) signifie je lui donne plusieurs coups de fouet, je le flagelle.

La forme causative, au lieu de modifier ce crément personnel dans sa partie vocale, s'attaque à sa désinence consonantale. En d'autres termes, elle change la première conjugaison en la deuxième[1]), tout en influant parfois sur la racine verbale elle-même. Ainsi œszu est l'équivalent du français je suis bon; înzu, de tu es bon, etc. Au causatif nous avons œstzu, je rends bon; îłtzu, tu rends bon, etc.

* * *

[1]) Toutes les conjugaisons peuvent se réduire à trois, caractérisées respectivement par l'n, l'ł et l'l de la seconde personne du singulier.

Comme résultat pratique de ce qui précède nous avons multiplication sur multiplication, ce qui, pour peu que nos calculs soient conscientieux, peut aisément avoir pour résultat plusieurs centaines de synonymes pour un seul de nos verbes français. Et pourtant on pourra objecter qu'il y a encore loin de là aux millions de verbes porteurs que j'ai annoncés. Or si le lecteur a maintenant la patience de me suivre dans mon exposé d'une autre espèce de verbes, dont les représentants foisonnent dans les dialectes dénés, il pourra par là non seulement pénétrer encore plus avant dans les coins et recoins de l'intellect indien et en admirer les inépuisables ressources, mais encore constater par une computation minutieuse le bien-fondé de mon assertion. Je fais allusion à la classe des verbes objectifs, c'est-à-dire de ceux dont les éléments changent selon la nature de l'objet quils ont pour complément.

Notre verbe mettre est l'un d'eux en dené. Comme l'esprit indien est éminemment pratique, positif et peu porté aux abstractions, il particularise tout et se sert pour exprimer une action d'un terme qui, sans nommer son régime, le détermine pourtant par sa finale. Me demandez-vous un synonyme exact du mot mettre? Je suis forcé d'avouer qu'aucun dialecte dené n'en possède, parce qu'il est impossible à l'intellect indien de dépouiller pareil concept de l'idée d'un complément quelconque. Mais permettez-lui de se reporter indirectement à telle ou telle catégorie d'objets en relation avec pareil verbe, laissez-le impliquer dans sa terminologie quelque idée de manière, d'état mental, d'accident, etc., et il pourra alors vous fournir pour ce seul mot plus de cent mille synonymes.

Oui, la langue porteur possède plus de cent mille mots pour exprimer notre verbe mettre, ou du moins on trouve dans son vocabulaire ce nombre de termes qui exigent comme équivalents des expressions dans lesquelles entre ce verbe. Et dire que les verbes de cette catégorie sont excessivement nombreux! Il me faudrait consacrer une douzaine de pages à ce seul mot. Le lecteur ne doit donc pas s'attendre à une énumération même imparfaitement complète. Pourtant j'aimerais à convaincre une fois pour toutes les incrédules que j'ai rencontrés sur mon chemin. Cette tâche m'imposera malgré moi quelques petits calculs assez peu intéressants.

Mettre en général, c'est-à-dire abstraction faite de la manière, la place ou l'état mental accompagnant l'action exprimée par le

verbe, se rend en porteur par nenœs·aih quand on a référence, directement ou indirectement, à un objet sans proportions ou qualités déterminées par des finales spéciales. Mais si l'objet mis est pluriel, le présent de ce verbe sera nenœstle, et tous les temps de l'affirmatif et du négatif seront proportionnément modifiés. Si c'est un animal, une personne qui ne marche pas ou une peau non tannée que l'on met, on dira alors nenœsthih au présent de l'affirmatif, et nous aurons ainsi une nouvelle série de verbes qui changeront en outre au négatif. Si l'objet dont on parle est granuleux, le verbe deviendra nenœstzaih; une étoffe ou peau tannée, nenœstcus; du foin, nedîstzéh; un liquide, nenœstzéh; de la marmelade, nenœstłéh; quelque chose de gros et pesant, nedîsthih, etc., etc. Nous avons ainsi une série de 46 verbes dont le radical, et quelquefois le crément personnel, changent selon le complément auquel ils se rapportent, ce qui en réalité fait 92 mots, puisque le négatif les convertit en termes absolument différents et complèts comme conjugaison. Mettons chacun d'eux à l'habituel, et le chiffre en devient 184. Transformons ceux-ci en verbes d'erreur, tout en leur laissant le caractère de verbes habituels: le résultat en sera 368 verbes bien conditionnés. Laissons-leur la caractéristique des premiers sans celle des derniers, et le nombre en sera par là doublé, donnant un total de 736 verbes. Répétant ce procédé en faveur de la forme timorative, nous n'obtenons pas moins de 1472 verbes. Si nous ajoutons à ces derniers les caractéristiques des verbes d'inception absolue, le résultat de notre opération sera 2944; si, au contraire, nous préférons leur donner celles des verbes d'inception relative, ce sera un autre 1472 à additionner avec 2944; total 4416. Au lieu du caractère inchoatif nous pouvons donner aux 1472 verbes ci-dessus celui de finalité, ce qui nous forcera d'ajouter ce nombre au dernier chiffre de 4416, soit un ensemble de 5888 verbes. Chacun de ces derniers peut, en outre, se transformer en verbe itératif; ce qui en doublera le nombre et nous donnera un total de 11.776 verbes. Tel sera le résultat si nous dotons ces nouveaux termes des caractéristiques des verbes neutres (23.552), et ainsi de suite. Sans compter que, au lieu de doubler simplement le dernier chiffre par l'addition d'une nouvelle forme s'appliquant à des verbes qui portent simultanément les caractéristiques de toutes les précédentes, on pourrait augmenter considérablement le total en revêtant séparément de la nouvelle forme

d'abord les verbes de la première catégorie, puis ceux de la seconde, dénués des caractéristiques de la première; puis les mêmes auxquels on laisserait ces caractéristiques, etc. On voit de suite le résultat.

Mais ce n'est pas tout. Aux nombreuses formes déjà énumérées il faut ajouter celle des verbes de manière. Vous mettez quelque chose pendant que vous êtes dans un état de colère: le verbe sera alors nenœs'qéh — le principe d'une nouvelle série. Votre action se fait en cachette: ce sera nenœs·ih, avec un résultat identique; en chassant, et vous direz nenîcyût; en faisant glisser comme par accident, nenœskhet, sur des patins, nenœstzût; en jetant, nenœst'łis; en roulant comme une boule, nenœsmił, comme une roue, nenœspas; en traînant avec effort, nenœskrés, comme un traîneau, nenœskuh; en usant de violence, en forçant avec la main, nenœst'łit, etc.

Ensuite il y a les verbes d'instrumentalité. Mettez quelque chose en balayant; vous devrez dire nenœssas; avec une pelle, ce sera nenœskhat; en râclant, vous vous servirez de nenœszoh, etc. Comptez maintenant les milliers de verbes, tous parfaitement complets en eux-mêmes, qui résulteront des multiplications occasionnées par chacune des séries dont ces termes ne sont que le principe ou premier verbe!

Et pourtant vous ne faites pour ainsi dire que de commencer dans vos opérations. Il me reste, en effet, à parler d'un des principaux caractères des langues dénées, leurs propriétés agglutinantes, en vertu desquelles des particules préfixées à la racine verbale munie de ses éléments pronominaux en modifient les sens autant que la structure. Vous mettez quelque chose dans l'eau: vous devez dire thas·aih; dans le feu, ce sera tsédœs·aih; dans un trou, une cave, vous aurez as·aih; dans la bouche de quelqu'un, vous direz uzayœs·aih; dans votre propre bouche, tsas'taih; dans sa poche, u'tiyœs·aih; dans votre propre poche, 'tœdœs-'taih; contre (un mur, etc.), khénœs·aih; autour de quelque chose, uneidœs·aih; en haut, tœras·aih; en bas, nas·aih; ensemble, ł'tiyœs·aih; côte à côte, łœdœs·aih; bout à bout simplement, łas·aih, et en nouant ensemble, łrœnas·aih; dans, peyœs·aih; sur, 'kœs·aih; pêle-mêle, łthanœs·aih; à la porte, thénœs·aih; dans la maison, tanœs·aih, etc., etc.

Et, je le répète, chacun de ces verbes composés n'est que le premier d'une série dont les unités se comptent par milliers! Evalue

maintenant qui pourra l'incomparable richesse terminologique qui résulte de pareilles multiplications. C'est une tâche à laquelle je renonce. Je préfère payer à l'intellect qui a pu inventer un semblable système le tribut de mon humble admiration et proclamer bien haut l'infériorité de nos propres langues sous ce rapport. Où le pauvre sauvage, dénué de toute culture intellectuelle a-t-il puisé ces complications si ingénieuses qui rendent sa langue si précise, si expressive, et condense en si peu de syllabes des concepts que nous, les favorisés de la fortune et de l'éducation, ne pouvons rendre que par autant de phrases? Quel académicien lui a appris, en outre, à éviter par une irrégularité bien ménagée les quiproquos dans lesquels la concomitance de certaines formes l'amènerait régulièrement à tomber, étant donné la consonnance, à l'état normal, de telle ou telle personne d'un verbe avec tel ou tel autre mot de sa langue? Avouons ici notre impuissance, et admettons que l'enfant des bois, sous un extérieur grossier, cache une intelligence dont les opérations sont assez subtiles pour confondre notre orgueil.

* * *

Agglutinantes, ai-je dit en parlant des langues dénées. Elles sont en outre incorporantes au sens américain du mot, puisque ses verbes englobent souvent au milieu de leurs éléments des termes non digérés comme cœn, chant; tlo, rire; tso, pleurs; yuyuz, sifflement; tsi·, mal (dépréciatif); kwœt, genou; tsé, tête; ni, esprit: yœs, neige; khet, achat; kha, douleur; kuh, piège; kral, pas, démarche. Ainsi avec nœcya, je marche, nous pouvons faire nœcœndœjya, je marche en chantant; nœyœscœndœjya, je marche en chantant dans la neige, etc.

Quel horizon vaste et fertile en possibilités n'ouvre pas encore cette catégorie de verbes de locomotion! Le Déné changera d'expression selon qu'il marchera à pieds ou en voiture; en canot ou en traîneau: à cheval ou à quatre pieds, à grand' peine au milieu d'une foule ou en voguant à la voile sur les grands espaces de ses lacs, à cloche-pieds ou au pas naturel, avec circonspection comme un individu dont la semelle est trop tendre ou à la course, avec des béquilles ou en s'élançant, en coupant à la hache, au couteau, à coups de bâton, etc., en cueillant des fruits ou en dansant, en dé-

ménageant ou en écrivant, en faisant la roue ou en glissant par accident, en produisant un bruit de pas ou en fonçant contre quelqu'un, en jouant simplement ou en lançant la perche à jouer, en mentant, en parlant, en patinant, en peignant, etc., etc.

Ensuite vous avez les verbes unipersonnels qui expriment la marche des astres, d'un balancier, d'un bois emporté par un moteur quelconque, de la brise, du brouillard, d'un canot, de la chaleur, d'un chemin considéré comme menant à tel ou tel endroit, d'un crapaud ou d'un cheval qui galope, du duvet, de l'eau, de l'esprit humain, des esprits ou fantômes, etc., etc. Il n'y a de ce chef pas moins de 80 verbes, qui naturellement se multiplient presque à l'infini par les formes que nous avons déjà décrites.

J'allais oublier une catégorie de verbes unipersonnels qui se rendent en français par le verbe substantif suivi d'un participe passé. Chacune des formes de cette série correspond à une de celles qui affectent les verbes objectifs et double le nombre de leurs représentants déjà presque innombrables. Pour en revenir à notre ancienne connaissance, nenœs·aih, je mets, fait à l'unipersonnel nen'tai, il est mis; nethî'tał, il va être mis; neu'tał, il sera mis; nełœs'tai, il n'est pas mis; nełi'tal, il ne fut pas mis; nełthis'tal, il ne va pas être mis; nełus'tal, il ne sera pas mis. Ces verbes et les milliers qui en découlent impliquent l'action d'une cause raisonnable ou d'un agent libre. Il n'en va pas ainsi de nelt'sœt il est mis; nethilt'sœł, il va être mis; neult'sit, il sera mis, lesquels font allusion simplement à un objet qui aboutit à un point déterminé, abstraction faite du principe moteur.

Ces verbes unipersonnels, qui sont très nombreux et font le pendant de la majorité de nos participes passés, me rappellent les verbes adjectifs dénés. Avant d'en parler, j'aurais à dire un mot des verbes de potentialité et d'une espèce particulière de verbes impersonnels. Les premiers ont généralement les finales des verbes habituels, doublées des caractéristiques des verbes unipersonnels à sens participial que je viens de mentionner. Ainsi ne'taih signifie il peut se mettre (à la main); nel·aih, il peut se faire mettre (par l'ordre de quelqu'un), etc. Cette forme change les deuxièmes conjugaisons en la troisième. Comme nous l'avons déjà vu, en parlant d'un animal mettre se dit nenœsthih: seconde personne neniłthih. Changez l'ł sibilante propre à la deuxième conjugaison en l'l ordinaire qui caractérise la troisième, tout en

pratiquant l'élision syllabique demandée par les verbes défectifs, et vous aurez pour le potentiel nelthih, il peut se mettre, i. e. être mis de main d'homme.

La forme impersonnelle dont j'ai parlé diffère complètement des personnes à sens indéfini que j'ai qualifiées d'impersonnelles au commencement de ce travail. Les premières sont de véritables verbes à conjugaison complète, bien que naturellement unipersonnelle; les seconds n'étaient que les accidents d'une conjugaison. Par exemple, dœsni est l'équivalent porteur de je dis, et t'sœtni signifie on dit. Remplacez le crément impersonnel t'sœ par le signe de l'espace et de l'indéfini hwo, le résultat en sera hwotni, avec un sens tout à fait vague qui rappelle plutôt le théatre de l'action que le sujet qui peut en être l'auteur. C'est comme qui dirait: on entend dans l'air, tout autour et partout.

Passant maintenant par dessus plusieurs autres formes, telles que celles de mutualité et de réflexion, dont la présence affecte la structure du verbe et par conséquent en fait de nouveaux mots, je crois qu'il est maintenant temps d'en finir en offrant au lecteur quelques petits détails relativement au verbes adjectifs.

* * *

Par verbes adjectifs j'entends ici tout verbe adjectif des dialectes dénés, puisque chacun d'eux se conjugue régulièrement et sous ce rapport ne peut même pas former bande à part. Au point de vue de la formation, il convient de distinguer les verbes adjectifs simples et les composés. Les premiers ont ceci de particulier que non seulement ils modifient leur crément pronominal selon la classe d'êtres qu'ils qualifient, mais ils servent en outre à former d'autres verbes dont le sens est partiellement déterminé par le préfixe qui les différencie. Ils n'ont pas la richesse des verbes objectifs, ou même simplement des verbes de locomotion, mais ils donnent lieu en porteur et en babine à des formes qui leur sont particulières. Œstca est l'équivalent de je suis gros, grand (autrement qu'en taille). En faisant précéder ce verbe de la lettre n qui implique rotondité, circonférence, nous avons nœstca, qui veut dire je suis gros de figure, j'ai une grosse tête. Le d caractéristique des objets longs (ainsi que de ce qui se rapporte aux cordes vocales) en fait dîntca à la troisième personne,

et s'applique à un arbre, une colonne, aussi bien qu'à la voix. Huntca se dit des maisons, des villages, et, en général, à tout ce qui suppose espace ou étendue. Préfixez la particule pe à ce verbe, et vous aurez pe-huntca, qui se dira d'un habit ou d'une chaudière considérée comme récipient. En faisant précéder dîntca de l'affixe hwo (l'équivalent de hun), nous obtenons un verbe adjectif à sens tout aussi compliqué et qui porte quelque peu à rire en porteur. En tant qu'il ajoute à l'idée de son provenant des cordes vocales celle d'espace inoccupé, il dénote une grosse voix sortant d'une grande bouche: une voix caverneuse, comme on dirait en français

De ces verbes typiques dérivent toute une série de verbes comparatifs, le produit de préfixes qui changent en outre les première et seconde conjugaisons en la troisième. Mais ma plume se fatigue de tous ces détails morphologiques. Je laisse au tableau synoptique suivant le soin de révéler cette nouvelle mine terminologique. (Voyez la page suivante.)

Auxquels on doit naturellement ajouter les formes négatives.

Enfin nous avons la classe des verbes adjectifs dont la forme dénée est toujours composée, quelque simple que puisse être celle de leur équivalent français. Tel est, par exemple, urwa-hwolna, littéralement, lui à cause de il y a difficulté, i. e. il est difficile. Tel est encore le composé u'kwé-edîntsi·, littéralement, lui pour l'amour de on est avare, c'est-à-dire il est aimé.

J'allais oublier les verbes substantifs et les verbes adverbiaux, qualificatifs qui paraissent pour le moins étranges, et qui sont pourtant les seuls appropriés. Remarquez que je dis verbes substantifs et non pas noms verbaux. Ces derniers sont communs dans toutes les langues, et, pour ne parler que du français, les mots acteur et marcheur, relieur et imprimeur sont de cette classe. En déné ce sont de véritables verbes à conjugaison complète, bien qu'assez souvent unipersonnelle. Tel est penehwo'ten, ce avec quoi on travaille, outil; tels sont encore peyœnœl'qœl, avec quoi la terre est déchirée, charrue; u'kwœt'sœzta, lui sur on est assis, siège. Je le répète, ces termes sont parfaitement conjugables. Vous voyez un artisan travailler à un appareil qui n'est pas encore assez avancé pour en laisser deviner le but. Qu'est-ce? demandez vous. Peyœnœthîl'qœł, avec quoi la terre va être déchirée, c'est-à-dire une charrué qui ne demandera pas grand temps à com-

Je suis	simpliciter	de fig.; obj. rond	obj. long; voix	maison, espace	habit et récipient	sons relativ. à la bouche
Grand en comparaison de . . .	œztca	œnœztca	œdîltca	œhultca	œpe-hultca	œhwo-dîltca
Assez grand	su-œztca	su-nœztca	su·dîltca	su-hultca	supe-hultca	suhwo-dîltca
Grand comme (avec c.)	dœ-ztca	dœ-nœztca	dœ-dîltca	dœ-hultca	dœpe-hultca	do-dîltca
Grand comme cela	nqadœ-ztca	nqadœnœ-ztca	nqadœ-dîltca	nqadœ-hultca	nqadœpehu-ltca	nqado-dîltca
De cette grandeur	ndœ-ztca	ndœ-nœztca	ndœ-dîltca	ndœ-hultca	ndœpe-hultca	ndo-dîltca
Grand comme lui	pœndiyœ-ztca	pœndœnœ-ztca	yœndœ-dîltca	pœndœ-hultca	yœndœpe-hultca	yœndo-dîltca
Grand l'un comme l'autre	łœndœ-ltca	łœndœ-nœltca	łœndœ-dîltca	łœndœ-hultca	łœndœpehu-ltca	łœndo-dîltca
Comme je suis grand!	łe-œztca!	łe·-nœztca!	łe·-dîltca!	łe-hultca!	łepe-hultca!	łehwo-dîltca!
Combien suis-je grand?	ta-ztca?	ta-nœztca?	ta-dîltca?	ta-hultca?	tape-hultca?	tahwo-dîltca?

pléter, ou bien peyœnœthûl'quł, ce avec quoi la terre sera déchirée, si l'instrument est moins avancé.

Et les verbes adverbiaux? Ils sont moins nombreux que les précédents, et ne sont pas d'un emploi général. Pourtant le chilcotin a: je suis toujours, tu es toujours etc., qui se conjugue très régulièrement à tous les temps et à toutes les personnes. Le présent affirmatif est: aros'te, aronîl'te, aroñł'te, at'sœroñł'te, arôl'te, aroł'te et aqœroñł'te. Ce verbe n'a pas trait à l'existence, mais à la pérennité, et, bien que se conjugant très régulièrement, il doit s'employer avec un autre verbe, avec lequel il s'accorde en genre et en nombre. Ainsi, s'adressant à la Vierge Marie, on dit sarh naiya aronîl'te (toute seule tu marches toi-toujours, i. e. tu es sans mari, tu es vierge), et en parlant d'elle on dira sarh naya aroñł'te. En porteur nous avons des verbes adverbiaux moins complets, dans le sens qu'ils sont impersonnels au point de vue morphologique, bien que dans l'idée de l'orateur ils puissent se rapporter à l'une ou l'autre des personnes de nos verbes. Vous demandez, par exemple, à un courrier de faire dix milles à l'heure: u·a qœnnih, que ce ne soit pas si vite, remarquera celui-ci, donnant par là à entendre qu'on ne peut pas être si exigeant sans dépasser les limites du raisonnable, sinon du possible. Au contraire, si vous voulez stationner dans un endroit donné une personne qui répugne à y rester plus d'un instant, elle pourra remarquer uza·qœnnih, que ce ne soit pas si longtemps.

Comme conclusion pratique avouons en terminant que les langues dénées sont d'une richesse que l'esprit n'ose mesurer, puisque le nombre de leurs verbes subit des multiplications sans cesse progressantes sous l'effet de formes, employées seules ou conjointement avec plusieurs, dont les principales sont les formes affirmative et négative, habituelle et fréquentative, inchoative et terminative, itérative et instrumentative, causative, objective et comparative; formes qui dénotent l'erreur ou la peur, continuité ou progression, manière ou neutralité, locomotion, cubation ou station; multiplicité, totalité ou réciprocité; ou enfin qui rendent les verbes unipersonnels, impersonnels ou potentiels; verbes à préfixes components, participiaux ou adjectifs; verbes substantifs et verbes adverbiaux.

DRUCK VON
FRIEDRICH JASPER IN WIEN

VERSUCH EINER ALLGEMEINEN
MEIN HOMMICHEN COSMOGRAPHIA
DE
WORLD